

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 30 (1897)

Artikel: La certitude de la foi
Autor: Hackenschmidt, K.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379634>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CERTITUDE DE LA FOI

PAR

K. HACKENSCHMIDT

Traduction de HENRI JAQUES, pasteur ¹.

I

Il ne manque pas de chrétiens qui refusent, à priori, d'entrer dans la recherche qui fait l'objet de cette étude. Il y a d'abord ceux pour qui le christianisme consiste essentiellement en une action morale : lutte contre le mal et pratique de la charité d'après l'exemple et l'enseignement du Christ. Ceux-là vont disant : Epargnez-nous vos discussions dogmatiques ! Que les dogmes traditionnels de la religion chrétienne soient vrais ou faux, c'est l'affaire des théologiens ; quant à nous, hommes du christianisme pratique, cela nous est indifférent ; nous laissons à chacun la liberté de son opinion, pourvu qu'il tende vers le bien.

Viennent ensuite ceux qui font du christianisme avant tout une question de sentiment. Que Dieu, l'esprit tout-puissant qui gouverne le monde, soit une personnalité consciente de soi, indépendante et libre, ou bien qu'on se le représente comme étant un avec le monde et confondant son action avec celle des lois de la nature, peu importe, pourvu que l'âme vibre et s'émeuve à la pensée de l'infini ! Que Christ soit réellement ou non ressuscité, peu importe encore, pourvu que notre imagination le contemple comme un être vivant.

¹ Travail lu à la Société vaudoise de théologie, le 26 avril 1897.

Les autres enfin, et ce sont sans doute les plus nombreux, sont pieux par dévotion, c'est-à-dire par respect pour l'héritage qui leur a été transmis, par esprit conservateur; ceux-là se défient instinctivement de toute innovation. Pour eux, l'antiquité de la foi chrétienne, la vénération dont les siècles l'ont entourée est un motif suffisant pour qu'ils maintiennent ce qu'ils ont. Au reste, la pensée que le christianisme est la meilleure garantie de l'ordre et de la stabilité de la société civile leur fait repousser avec énergie toute espèce de doute contre son authenticité.

Mais pour nous, le christianisme est quelque chose de plus grand et de plus élevé qu'un simple mouvement de l'âme, qu'un simple enseignement moral, qu'une antiquité vénérable; pour nous, il est une conviction personnelle fondée sur des vérités resplendissantes de lumière et se confondant avec notre sentiment le plus intime. Ce sentiment, c'est la confiance en Dieu le Père tout-puissant par le moyen de Jésus-Christ, avec l'abandon du cœur et de la vie. Sans une telle conviction, le sentiment de la piété est sans valeur, l'action morale sans but et sans fondement, le respect des traditions acquises une simple superstition. Mais la conviction sans la certitude est un couteau sans lame et sans poignée, une chose informe. La foi est une persuasion certaine. Nous savons, dit un apôtre, que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie. Il ne s'agit pas ici de simples suppositions ou de simples vraisemblances, mais de réalités que ne doit effleurer aucun doute. Notre foi chrétienne nous oblige à lui sacrifier tout ce que nous possédons. Mais celui-là est un insensé qui sacrifie seulement cinq minutes de sa vie, ou la moindre parcelle de ses biens, ou la plus infime de ses jouissances, sans être parfaitement certain que le Dieu pour lequel il se sacrifie est réellement le vrai Dieu, et que la vie éternelle est vraiment le bien suprême.

Nous chrétiens, nous nous plaçons, à cause de notre foi, en opposition avec tout le reste du monde. Mais si nous n'étions pas absolument certains que notre conviction est vraiment

fondée, nous ferions preuve d'une présomption et d'un égoïsme sans pareils.

Avons-nous cette certitude ? Je parle à des chrétiens, c'est-à-dire à des hommes qui veulent être sérieusement chrétiens. Des milliers parmi nous comptent, sans doute, au nombre de leurs biens la foi chrétienne, mais comme on posséderait un objet sans grande valeur légué par héritage. Pour ceux-là, la question d'une certitude de la foi est aussi indifférente que cette foi elle-même. D'autres ont jeté la foi par-dessus bord et ont trouvé des compensations suffisantes dans l'art, la politique ou la science ; il est évident que pour eux aussi la question ne se pose même pas.

Mais il y en a qui, sincèrement, voudraient croire et qui ne peuvent pas, parce que les objections qui sont faites contre la foi leur paraissent impossibles à réfuter. Nous serions heureux de leur montrer tout au moins la voie par laquelle ils pourraient parvenir au but. Cependant, ce n'est pas essentiellement à cette classe d'hommes que nous voudrions nous adresser, mais surtout à ceux qui croient et qui croient fermement. Toutefois n'est-ce pas une injure que d'interroger de vrais croyants sur la certitude de leur foi ? Ce qui justifie pourtant notre prétention, c'est la facilité avec laquelle les croyants font souvent naufrage quant à la foi, quand cette foi est mise sérieusement à l'épreuve. Il y avait donc, dans leur foi, quelque chose de défectueux, puisqu'elle leur a manqué justement quand ils auraient dû compter sur elle. Ne croyez pas que ce soient là des cas isolés : c'est au contraire un symptôme général chez notre génération actuelle. La question ne saurait donc manquer ni d'opportunité, ni d'actualité.

II

Comment parvenir à la certitude ? Où est le rocher sur lequel notre foi peut braver tous les orages ? N'est-ce pas la sainte Ecriture, la parole de Dieu ? Oui, au premier abord, c'est la solution qui paraît être la plus simple et, pourtant, cette réponse si simple, pourquoi n'arrive-t-elle qu'avec une sorte

d'hésitation sur nos lèvres? Par une raison bien naturelle, c'est que la foi naïve et candide en l'origine divine et en l'autorité infaillible de la sainte Ecriture est singulièrement ébranlée parmi nous. Vous connaissez la doctrine de la formation de l'Ecriture telle que l'ont formulée et soutenue les anciens docteurs de notre Eglise. Dieu l'a dictée mot pour mot aux écrivains sacrés, de sorte que nous avons à vénérer dans la Bible l'œuvre immédiate de Dieu, le produit achevé du Saint-Esprit, sans erreur dans son contenu, parfait jusque dans sa lettre. Cette conception correspondait si bien à la vénération dont l'Eglise a, dès le début, entouré l'Ecriture; elle paraissait si évidente, si concordante avec la notion de la parole de Dieu, que personne n'avait d'objection à soulever contre elle. Luther avait, il est vrai, distingué parfois dans la sainte Ecriture les éléments divins d'avec les éléments humains; il avait mis sur le compte des faiblesses de l'auteur ce qui lui paraissait choquant ou contradictoire dans la Bible, il avait mis en doute certaines affirmations, blâmé telle argumentation, expliqué telle autre par le sentiment personnel de l'écrivain; il ne plaçait pas tous les écrits canoniques sur le même rang, et même il se demande une fois, si vraiment l'auteur nommé dans le titre d'un livre avait bien pu écrire ce livre lui-même. De telles pensées parurent dangereuses à ses successeurs; ils maintinrent fermement que l'expression de la parole de Dieu était complète dans les 39 livres de l'Ancien et dans les 27 livres du Nouveau Testament, et que ces livres, conformément à leur origine, ne contenaient rien que la vérité, la vérité infaillible et divine. Comme les docteurs catholiques romains n'avaient, au fond, rien d'essentiel à objecter et que l'incrédulité avait la bouche fermée, le dogme de l'inspiration plénière fut considéré dans l'Eglise tout entière comme la base inviolable et intangible du christianisme. La dogmatique enseignait, il est vrai, que la foi en l'autorité divine du canon ne reposait pas sur le témoignage de l'Eglise, ni sur le consentement général, mais sur le témoignage du Saint-Esprit dans le cœur du croyant. Néanmoins, la question de savoir si réellement chaque livre en particulier, chaque chapitre et chaque ligne étaient attestés comme

des vérités divines au cœur de chaque chrétien, cette question ne fut pas même soulevée; l'adhésion générale rendait toute autre démonstration superflue.

La croyance en une origine et en une autorité divine de la sainte Ecriture est une croyance qui s'en va. Sans doute, il y a des théologiens qui s'efforcent encore de maintenir le vieux dogme, mais ils le font parce que l'Eglise du XVI^e siècle qui l'a enseigné leur apparaît comme un docteur infailible, et c'est là une idée de l'Eglise bien peu évangélique; ou bien ils le font avec des réserves avouées ou cachées. Il y a certainement encore d'innombrables laïques qui vénèrent la Bible comme une collection d'oracles divins; mais, ou bien ils renoncent, saisis par une crainte sacrée, à toute investigation approfondie de l'Ecriture, ou bien, ils se sentent, en la lisant, oppressés par une question angoissante, celle de savoir si réellement l'Ecriture est bien ce qu'ils croient, ou bien si quelque difficulté, vaguement entrevue, ne les fera pas, à la fin, renoncer à l'idée qu'ils s'étaient faite de la Bible.

On dira que c'est là justement la malédiction de la théologie moderne d'avoir dépouillé l'Ecriture de son prestige surnaturel en essayant de démontrer son origine humaine. C'est elle qui a égaré les consciences et sapé la foi de l'Eglise. C'est pourquoi il faut, ou bien chasser la science théologique hors de l'Eglise, ou bien que la théologie revienne aux anciennes doctrines et renonce formellement à toute critique, comme à un crime de lèse-majesté commis contre les fondements de la foi.

On pourrait répondre que les théologiens modernes n'ont pas agi par impiété, mais par amour pour la vérité et parce que les dogmes traditionnels ne leurs semblaient pas conciliables avec les faits. Mais je préfère poser une simple question : Est-ce que l'époque où l'ancienne orthodoxie régnait seule en maîtresse sur les esprits et où la majesté du vieux dogme était inattaquée et paraissait inattaquable, est-ce que cette époque, comparée au temps présent, nous apparaît vraiment comme l'âge héroïque de la foi, tellement qu'il n'y ait rien de plus désirable pour l'Eglise que le retour aux anciennes croyances? Sans doute, il y avait de la vie chrétienne dans l'Eglise d'autre-

fois, mais quelles ombres au tableau ! Tholuck n'a-t-il pas démontré que jamais on n'a moins sondé et scruté l'Écriture qu'à l'époque où régnait sur la Bible une opinion si étroite ? L'Eglise orthodoxe n'a-t-elle pas exprimé tout son dédain pour l'œuvre des missions évangéliques à leur début ?

On peut bien dire qu'à cette époque, l'Écriture sainte, dans son infaillibilité, s'interposait entre le Christ et l'âme croyante, comme l'Eglise catholique infaillible entre le divin chef et les fidèles. La foi ne consiste plus qu'à tenir pour vrai le contenu de la Bible. Si quelqu'un doute de tel ou tel récit biblique, il est incrédule, quelles que puissent être d'ailleurs sa piété et sa ferveur. D'après la dogmatique orthodoxe, la foi consiste en trois points : connaissance de la doctrine du salut, assentiment à cette doctrine et confiance en elle. On aura beau prêcher que le simple assentiment ne suffit pas, la masse des auditeurs ne consentira jamais à admettre que lorsqu'on possède les deux premiers points de la foi, on n'a rien encore, car le maintien de la doctrine traditionnelle lui apparaît comme quelque chose de si considérable et de si précieux, que ce qui peut manquer encore en fait de piété n'entre pas en ligne de compte.

Considérons la question d'un autre côté encore. On a l'habitude de montrer les anciens dogmaticiens en opposition aux théologiens modernes, comme des hommes qui avaient amené toute raison captive à l'obéissance du Christ (2 Cor. X, 5). Je crains bien qu'ils ne méritent pas tout à fait cette louange. Ils étaient en effet persuadés que leurs doctrines étaient absolument d'accord avec la raison ; ils en étaient tellement persuadés qu'ils voyaient dans tout dissentiment de doctrine une infraction à la dialectique. Au lieu de demander, comme cela convient à l'humilité de la foi : qu'est-ce que Dieu a fait pour donner aux hommes la connaissance du salut ? on demandait : qu'est-ce que Dieu a dû faire dans ce but, d'après nos notions, à nous ? et l'on façonnait l'œuvre de Dieu à l'image de la pensée humaine. Rien de surprenant, par conséquent, si le rationalisme s'est glissé tout doucement, sans rumeur, sans révolution dans les positions de l'orthodoxie, de telle sorte que, dans beaucoup d'Eglises, la transition de l'orthodoxie au rationa-

lisme a été à peine remarquée. C'était la raison qui tenait le sceptre de la théologie dans l'orthodoxie comme dans le rationalisme ; seulement, c'était une raison différemment limitée ; dans l'orthodoxie, elle l'était par le dogme ; dans le rationalisme par les conceptions de ce qu'on appelait « le siècle des lumières. »

Et cependant, le point de vue moderne n'enlève pas la moindre parcelle de l'importance et de la vénération dues à la parole de Dieu. La foi en la Bible est une partie essentielle du christianisme évangélique : elle en est une partie, disons-nous, et non pas le fondement. Il faut être un chrétien et avoir une foi vivante pour comprendre l'Ecriture et l'honorer dignement. Le même Jésus qui a repoussé le Tentateur en lui disant : « il est écrit, » et qui va à Jérusalem pour y mourir, « afin que fussent accomplies les choses qui sont écrites, » ne craint pas de signaler les prescriptions mosaïques sur le divorce comme une accommodation à la dureté de cœur du peuple juif (Marc X, 5). Ailleurs, il reprend avec sévérité ses disciples qui, s'appuyant sur l'exemple d'Elie, veulent faire descendre le feu du ciel sur une bourgade inhospitalière (Luc IX, 55). Le même saint Paul qui, dans ses épîtres, s'appuie pas à pas sur la sainte Ecriture, déclare qu'une grande partie de l'Ancien Testament (et précisément celle qui pour les Juifs était la plus sacrée, la loi de Moïse), ne saurait aucunement lier les chrétiens. Il va même jusqu'à attribuer la promulgation de la loi aux anges (Gal. III, 19, cf. Actes VII, 53), c'est-à-dire à en nier l'origine immédiatement divine.

Comment peut s'accorder cette liberté royale avec cette humble soumission ? Il n'y a qu'une réponse possible : là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté ! L'esprit naturel suffit quand il s'agit de se coller à la lettre, comme le faisaient les pharisiens et les scribes. A la fin du siècle apostolique, les faux docteurs judéo-chrétiens jetaient le trouble dans les consciences au moyen de l'Ancien Testament, si bien, que des chrétiens pieux se demandaient avec anxiété, si la croyance à l'Ancien Testament devait être exigée pour être sauvé. Paul assure, par contre, que la sainte Ecriture doit rendre sage à

salut, mais comment ? Par la foi en Jésus-Christ. La foi doit exister ; elle doit être le guide, quand nous voulons user sagement de l'Écriture.

Mais sur quoi fondons-nous donc l'assurance de notre foi, puisqu'il ne s'agit pas seulement d'en appeler à l'Écriture ? Sur l'expérience du salut, répond toute une série de théologiens modernes. Un des plus célèbres, Frank d'Erlangen, a écrit un livre pénétrant sur la certitude chrétienne. Dans cet ouvrage, il fait découler toute la richesse de la foi chrétienne d'un seul fait fondamental, la nouvelle naissance, soit le renouvellement moral et la transformation de l'homme par l'inoculation d'un nouveau moi, substitué à l'ancien. Frank estime que ce drame intérieur, par lequel un homme devient un chrétien, est quelque chose d'aussi certain, d'aussi palpable et d'aussi tangible que tout autre événement de la vie naturelle, et c'est ainsi que la vérité du christianisme est démontrée. Pour parler franchement, je concevrais mieux cette argumentation dans la bouche d'un méthodiste. Pour le méthodiste, la nouvelle naissance est un événement précis et conscient de la vie humaine. Celui qui est né de nouveau peut indiquer le jour et l'heure où la puissance de Dieu qui a fait de lui un autre homme s'est accomplie : il affirme, en outre, qu'à partir de cet instant, le péché a perdu son pouvoir en lui. Pour le luthérien Frank, la nouvelle naissance coïncide avec le baptême, et les premiers commencements de la vie nouvelle se perdent dans la nuit du premier âge. Ce n'est que peu à peu pourtant, que l'homme arrive au sentiment de la grâce que Dieu lui a faite ; ce n'est que peu à peu qu'il s'approprie, par la conversion, les énergies divines qui lui ont été autrefois communiquées. Durant toute sa vie, le « nouveau moi » ne peut s'affirmer qu'en luttant contre « l'ancien moi ; » la chair l'emporte dans ses désirs sur l'esprit, et l'esprit sur la chair ; et combien souvent, même dans la vie du chrétien le plus avancé, la chair n'a-t-elle pas le dessus ! Pendant les époques de défaite spirituelle, la conscience du renouvellement moral disparaît et s'efface, et, en même temps que ce sentiment intérieur, disparaît également la certitude du salut qui s'était édifiée

sur cette base. Mais, qu'est-ce donc qu'une certitude qui croît et décroît avec les fluctuations de ma vie intérieure, flamme vacillante qui plonge dans la nuit pour briller ensuite à nouveau ?

Beaucoup de chrétiens, qui ne se rangent pas parmi les théologiens, s'appuient aussi sur l'expérience. Ils entendent par là l'assurance du salut qui accompagne la foi. Mais que d'instabilité et d'illusion n'y a-t-il pas dans ce sentiment ! Ce sont justement les chrétiens qui prennent leur salut le plus au sérieux et qui sont les plus avancés dans la sanctification, qui se plaignent le plus amèrement de tout ce qui manque encore à leur salut. D'autres s'appuient sur les exaucements de la prière. Je crois à la divinité de Jésus parce que j'ai éprouvé sa puissance, dira un chrétien qui a supplié Jésus de guérir son enfant, et dont l'enfant a été guéri. Mais que deviendrait ce sentiment-là, si la volonté de Dieu eût été que l'enfant mourût ? On lit souvent dans les feuilles catholiques des invitations à la reconnaissance envers tel ou tel saint dont l'intercession a fait exaucer une prière. Que pourrions-nous objecter contre la théorie catholique des mérites des saints, si c'est l'expérience qui, pour nous, est décisive ? Sans doute, l'expérience est d'une grande importance pour la certitude de la foi (Jean VII, 17), et nous lui assignerons tout à l'heure la place qui lui appartient. Mais, pour le moment, nous nous souviendrons de la parole du Christ : si tu crois, tu verras la gloire de Dieu (Jean XI, 40) : croire d'abord, et voir ensuite, telle est la marche à suivre dans le domaine spirituel.

Il y a bien encore un troisième moyen d'arriver à la certitude de la foi, moyen qui fut souvent employé et qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, fut saisi avec enthousiasme par les chrétiens cultivés. Il s'agissait de démontrer l'harmonie de la doctrine chrétienne avec la philosophie. Le christianisme sortait-il victorieux de l'épreuve, alors il n'y avait plus à douter de sa vérité. Des apologistes de nos jours l'ont pensé également. On commence en démontrant l'existence de Dieu par le sentiment universel de l'humanité ; de l'existence de Dieu découlent ses attributs, puis la nécessité d'une révélation. En-

suite on met en lumière l'excellence de la révélation chrétienne comparée aux autres religions, puis on prouve que le péché exige une expiation ; on cite des témoignages de toutes les nations et de toutes les époques pour conclure que la foi en l'immortalité de l'âme appartient au patrimoine moral de l'humanité ; les objections des sciences naturelles contre la doctrine de la création sont triomphalement mises en poudre, et ainsi de suite. C'est une superbe entreprise. Mais la philosophie est une alliée fatale et dangereuse. Pour lui plaire, il faut réduire notablement le christianisme. Sitôt que la philosophie a son mot à dire dans ce domaine, elle n'a pas de repos qu'elle n'ait la haute main. Ce qu'il y a de triste, c'est qu'on a beau retrancher, on a beau, pour faire honneur à la raison, abandonner, lambeaux après lambeaux, la foi traditionnelle : il n'y a jamais que ceux-là qui le veulent bien, qui deviennent croyants.

III

Avant d'arriver à ce que je considère comme la solution de la question qui nous occupe, permettez-moi une comparaison familière, qui vous paraîtra peut-être un peu enfantine, mais qui, à mes yeux, a l'avantage de nous conduire au cœur même de notre sujet.

Voici un crayon dans ma main. On peut dire bien des choses sur ce petit objet. Un chimiste pourra rechercher la composition de la substance qu'il enferme à l'intérieur, un botaniste parler du bois qui l'enveloppe, un géomètre mesurer exactement sa forme et sa dimension. Mais quand tous les naturalistes du monde feraient de cet instrument l'objet de leur étude, il y a une chose qu'ils ne parviendraient jamais à découvrir d'eux-mêmes, c'est que le crayon est ma propriété, c'est qu'il m'appartient à moi, personnellement. Et pourtant, c'est un fait, aussi réel que les autres faits concernant sa longueur ou sa largeur, sa couleur ou sa forme. En disant : ce crayon est à moi, j'exprime un concept clair et déterminé, mais, à la vérité, un concept d'une nature particulière.

Tout d'abord, il n'est pas dans la nature même de cet objet

d'être à moi. Les savants pourront le tourner et le retourner dans tous les sens, jamais ils n'en obtiendront le moindre éclaircissement sur le possesseur auquel il appartient. Il est vrai que, s'ils ne peuvent pas prouver qu'il est à moi, ils ne peuvent pas non plus me le contester. De la nature de ce crayon vouloir conclure qu'il n'est pas ma propriété serait une prétention ridicule. Le droit de propriété n'a, en général, rien de commun avec les sciences naturelles : il relève d'une autre science, la jurisprudence.

En second lieu, le fait que ce petit outil m'appartient, comporte pour moi un certain agrément. Il serait fâcheux que j'en fusse dépossédé. Toutes les qualités et tous les avantages de ce crayon n'ont pour moi de valeur que s'il est à moi. Ma personne est donc directement intéressée à sa possession.

En dernier lieu enfin, l'affirmation que ce crayon est à moi n'est pas nécessairement acceptée par tous. Ceux d'entre les hommes qui nient la légitimité de la propriété privée n'admettront pas que je puisse dire de cet objet, ni d'un objet quelconque : il est à moi.

Et maintenant, allons du plus petit au plus grand, allons à Dieu. Depuis des milliers d'années, la raison humaine cherche à pénétrer le grand mystère, et que de choses n'a-t-elle pas déjà dites sur Dieu ! Il est l'être absolu, la cause première, le but suprême. Les philosophes ont cherché à démontrer son existence, sa personnalité ; ils ont énuméré ses attributs, cherché à représenter son action dans le monde. Mais il y a une chose que personne ne sait, une chose qui demeure cachée à la connaissance naturelle, c'est que Dieu est *mon* Dieu. Et pourtant c'est là un énoncé clair et précis. J'affirme par là, non seulement, que Dieu m'est favorable et propice, mais encore que j'entretiens avec lui une relation qui m'autorise à compter sur sa providence, sa grâce et sa clémence, sa direction et son appui, et qui me donne un droit sur Dieu, le droit qu'un enfant a sur son père. Mais cette connaissance que j'ai de Dieu est tout à fait spéciale.

D'abord, c'est une connaissance à laquelle l'esprit de l'homme livré à lui-même ne serait jamais parvenu, ne pour-

rait jamais parvenir. Le fait que Dieu est mon Dieu se dérobe à toute science et à toute recherche naturelle. La raison peut, tout au plus, s'élever à la pensée qu'un pareil rapport entre Dieu et l'homme est simplement possible. Que ce rapport existe réellement, la raison ne trouve pour l'affirmer aucun point d'appui. Mais elle ne peut pas non plus le nier. Tous les philosophes du monde ne sauraient réussir à m'ébranler dans cette conviction : Dieu est mon Dieu. Cela concerne tout aussi peu la philosophie que la possession de mon crayon ne concerne les naturalistes.

En second lieu, cette connaissance est pour moi l'objet d'une satisfaction infinie. Elle m'élève avec puissance au-dessus de ma faiblesse naturelle, au-dessus du monde et de ses angoisses, du péché, de la fragilité des choses terrestres et de ma propre caducité. Et, ce n'est pas une science qui me laisse froid ; au contraire, elle m'intéresse au plus haut degré, puisque tout mon bonheur en dépend, puisque toute mon activité et toute ma pensée sont déterminées par elle.

En troisième lieu, enfin, tous ceux qui ne veulent rien savoir de cette connaissance, tous ceux qui ne croient pas que l'homme puisse s'élever au-dessus de lui-même, tous ceux-là passeront avec dédain en entendant mon affirmation. Ils s'écrieront peut-être avec Renan : Dire que Dieu est mon Dieu est le comble de l'insanité. Toutefois, le fait que mon affirmation ne saurait être admise et comprise que par un petit nombre d'hommes, ne m'ébranlera nullement ; c'est comme si je devais renoncer à la possession de mes biens terrestres, parce qu'un jour quelqu'un a dit : « la propriété c'est le vol. »

Retournons maintenant à notre comparaison enfantine. Sur quoi se fonde mon affirmation : ce crayon m'appartient ? Je réponds : c'est parce que je l'ai acheté, ou bien qu'on me l'a donné, que j'en ai hérité, bref, qu'il s'est passé quelque chose, qu'il y a eu un événement à la suite duquel je suis entré en possession de cet objet. *Toute propriété repose donc sur l'histoire d'un fait.*

Je ne crois pas que des juristes pussent me le contester. Le fait historique à la suite duquel je suis devenu propriétaire

doit toujours être présent à ma mémoire, autrement mon droit pourrait être contesté, et l'on ne me croirait plus quand j'affirmerais qu'un objet est à moi, si je n'étais pas en mesure de prouver à l'instant même comment il est arrivé entre mes mains. S'il s'agit de quelque chose de très important, je dois même être en état de pouvoir démontrer par écrit comment j'ai fait mon acquisition, en produisant, par exemple, la quittance du marchand, l'acte de la donation, le testament qui m'a rendu propriétaire. Je puis donc compléter la thèse précédente et dire : *Chaque propriété de quelque valeur repose sur un document écrit.*

Il en est de même de mon affirmation : Dieu, le Dieu éternel et tout puissant, est mon Dieu. Ce n'est pas une parole en l'air, je ne suis pas arrivé de moi-même à cette pensée : ce serait une présomption criminelle ; ce n'est pas un autre qui me l'a dit : ce serait une superstition insensée. Il ne me suffirait pas non plus de conclure ceci : puisque je suis en rapport avec Dieu, Dieu est donc mon Dieu ; j'ai fait l'expérience du secours en Dieu, par conséquent, Dieu est mon Dieu. Car, de ce que je fais usage de ce crayon, de ce que ce crayon m'est utile, il ne s'ensuit pas qu'il est ma légitime propriété. Non, il s'est passé quelque chose ; dans le cours du temps, un fait s'est produit.

Il y a des milliers d'années demeurait dans l'antique Egypte un peuple esclave. Ce peuple avait conservé dans sa mémoire le souvenir que ses ancêtres, autrefois, dans des temps obscurs, avaient habité le pays de Canaan et qu'ils y avaient été guidés par une protection d'En-haut. Il arriva alors qu'un berger, au pied du Sinaï, dans le silence du désert, perçut distinctement une parole divine. Cette parole, contre laquelle son cœur se révoltait en vain, lui ordonna d'arracher Israël à sa servitude et de le conduire au pays de la promesse. Moïse s'acquitta de cette mission périlleuse, ayant Dieu comme ouvrier avec lui. Et c'est alors que les destinées de ce peuple se déroulent d'une façon unique au monde. Tantôt il s'élève à la puissance et à la prospérité, tantôt il s'abaisse dans une humiliation profonde, mais toujours à la suite d'une action particulière de son Dieu. Des guerriers et des rois sont ouvriers avec ce Dieu, des pro-

phètes sont ses hérauts et des peuples ennemis les exécuteurs de ses jugements. Ce peuple plonge son regard dans l'avenir, dans un avenir tout resplendissant de lumière, et il est d'autant plus rempli d'espérance que le présent est plus ténébreux, d'autant plus inébranlable dans son courage que son espérance est plus souvent trompée. Lorsque ce peuple fut arrivé au terme de son développement, le salut espéré et désiré arriva, mais tout autrement, il est vrai, qu'on ne l'avait attendu. Jésus paraît et, du coup, élève le peuple au point culminant de son importance religieuse. Eh bien, c'est dans le cours des destinées de ce peuple, unique en son genre, que Dieu non seulement s'est révélé et fait connaître, a dévoilé des faces toujours nouvelles de sa nature, mais encore qu'il a noué des rapports avec l'homme, conclu une alliance avec lui, fondé un royaume sur la terre. Dans ce but, il a appelé à l'existence une communauté dont les membres accomplissent sa volonté et qui doivent réaliser les conditions du salut. Ce royaume de Dieu sur la terre a d'abord été confondu avec le peuple d'Israël ; ensuite, il s'est réduit à un petit nombre dans ce peuple ; puis enfin, il a brisé les barrières nationales du judaïsme pour se constituer dans l'Eglise chrétienne comme une communauté spirituelle. Par le baptême, j'ai, moi aussi, été reçu dans cette communauté divine et par suite dans l'alliance de Dieu.

C'est sur cet enchaînement d'événements historiques, où je reconnais une direction divine, que repose ma confiance chrétienne en Dieu, car je sais que ces faits sont liés à un autre fait qui s'est passé dans ma propre vie. Et cette histoire sacrée doit m'être connue ; il faut qu'elle soit présente à mon esprit, si ma confiance en Dieu veut être ferme et vivante. Ce n'est que dans la mesure où j'aurai conscience de quelle façon se sont formés mes rapports avec Dieu, que ces rapports seront pour moi d'une inébranlable certitude. Les hommes pieux de l'ancienne alliance invoquent Dieu comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les chrétiens comme le Père de Jésus-Christ. Cette appellation n'est pas une simple figure de rhétorique ; mais, en mentionnant les personnages par lesquels Dieu s'est révélé, celui qui prie montre la raison de sa joie

dans la prière, se donne du courage et fortifie son cœur et ses mains. S'il ne s'agissait dans le christianisme que d'une simple connaissance de Dieu, de sa nature, de ses attributs et de sa volonté, la manière dont les hommes sont parvenus à cette connaissance ne nous offrirait qu'un pur intérêt historique, et leurs noms pourraient tous ensemble se confondre dans l'abîme de l'oubli. Si la connaissance de Dieu est simplement conforme à notre raison, consolante, salutaire, que nous importe ceux qui l'ont d'abord révélée au monde ? Mais il s'agit d'un rapport réel entre Dieu et les hommes, et il n'y a qu'une preuve unique de sa réalité, ce sont les faits par lesquels il s'est établi. Dieu, notre Père, et l'histoire par laquelle Dieu s'est donné et dévoilé aux hommes, sont indissolublement liés dans la foi du chrétien. Notre piété chrétienne n'est pas seulement une aspiration vers Dieu, une recherche continuelle de Dieu, mais bien plutôt une possession joyeuse de Dieu. Cette possession se fonde sur ce que Dieu a fait pour arriver jusqu'à nous, nous chercher, nous trouver, nous saisir longtemps avant que nous-mêmes eussions fait un seul pas pour aller à sa rencontre ; elle est donc fondée sur les faits accomplis par Dieu, et mon rapport avec Dieu subsiste et s'affermi quand je suis certain de la vérité de ces faits. Or, c'est dans la sainte Ecriture de l'Ancien et du Nouveau Testament que ces œuvres divines ont été primitivement consignées. C'est là que nous avons, racontée par écrit, la façon dont Dieu s'est approché des hommes, comment il a établi sa demeure sur la terre, comment il s'est choisi un peuple saint dont je puis, moi aussi, être le citoyen, et comment enfin il a préparé un repos auquel je puis participer. La sainte Ecriture est donc la garantie, la confirmation écrite de ma possession spirituelle, le document de mon adoption, le testament par lequel je suis admis à prendre part aux biens célestes.

IV

Mais je pressens un argument que vous formulez sans doute contre mes déductions. Vous me dites : Mais d'où savez-vous donc que l'histoire racontée par la Sainte-Ecriture est vérita-

blement une histoire sainte, c'est-à-dire une histoire déterminée par une action spéciale de Dieu? Ces choses se sont peut-être passées tout naturellement, et ce qu'il y a de merveilleux en elles ne provient que de l'imagination des écrivains sacrés. Comment prouver que ce sont vraiment des révélations divines et des faits divins? Nous ne voyons guère d'autre moyen d'y parvenir qu'en démontrant d'abord que l'Écriture qui nous raconte ces miracles ne peut contenir qu'une vérité infallible, et c'est l'ancienne méthode dont vous avez dit vous-même que vous ne vouliez plus!

Eh bien non, la révélation divine n'a besoin d'aucun appui extérieur, elle se prouve elle-même, et de la manière la plus irréfutable, par ce qui en constitue le point culminant, c'est-à-dire par l'apparition de Jésus-Christ. Jésus parut en affirmant lui-même qu'il était envoyé de Dieu, autorisé par lui et investi du pouvoir de réaliser d'une façon définitive le royaume de Dieu annoncé par les prophètes, et d'accomplir pour tous les temps le plan du salut. (Luc IV, 21.) Il se nomme *le Fils*, le dernier et suprême envoyé de Dieu (Luc XX, 13), dont la volonté est une avec celle du Père, qui est en possession de tous les pouvoirs divins, et qui ne se borne pas, comme les prophètes qui ont paru avant lui, à remplir une mission particulière, mais dont l'activité tout entière est un accomplissement de la volonté du Père. Personne ne connaît le Père, que le Fils. La nature la plus intime de Dieu, ses intentions les plus cachées, sa volonté dernière sont pour lui sans mystère; non pas comme s'il les avait péniblement apprises et scrutées, mais comme une connaissance unique en son genre, qui lui est donnée par sa filialité divine, qui est son privilège et son droit, et qui ne peut être remplacée ou complétée par aucune autre connaissance de Dieu.

Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront point. C'est avec une autorité divine qu'il pardonne les péchés, qu'il annonce l'aurore d'une grâce nouvelle et qu'il entre en lutte contre les puissances du mal (Mat. XII, 28). Il rassemble autour de sa personne, il unit à sa personne tous ceux qui acceptent son appel. Il exige des siens le don sans réserve du

cœur et de la volonté ; les devoirs les plus impérieux, ceux des parents à l'égard des enfants et des enfants à l'égard des parents, doivent céder le pas à l'obéissance réclamée par Jésus. Celui qui aime son père ou sa mère plus que lui n'est pas digne de lui. Son jugement tranchera notre destinée éternelle (Mat. VII, 22) ; la position qui aura été prise à son égard sera décisive au dernier jour (Mat. XI, 20 sq.), et Dieu lui-même se placera vis-à-vis des hommes selon qu'eux-mêmes se seront placés vis-à-vis du Christ. Ce sont là des paroles de Jésus dont aucun homme intelligent n'a encore révoqué l'authenticité.

Et maintenant, la question qui se pose est simplement celle-ci : de semblables affirmations reposent-elles sur une illusion insensée, sur une présomption sans bornes, ou bien sur une appréciation juste et raisonnée de leur propre valeur ? Jésus mérite-t-il que nous ayons confiance en son témoignage ? Pour nous chrétiens, la chose ne saurait être douteuse pendant une seconde seulement.

Nous regardons Jésus en face, nous évoquons devant nos yeux le souvenir de son activité et de ses souffrances, et notre conviction est là, inébranlable, que nous n'avons affaire ni à un trompeur ni à un illuminé. La vocation et la personne ne font qu'un chez lui ; en nous approchant de lui, nous convenons que la pureté de son caractère, la profondeur de son amour, sa fidélité, sa constance ne sauraient être mises en doute, et nous reconnaissons là sa mission rédemptrice. Celui qui se donne ainsi pour son œuvre doit être certain de l'œuvre qu'il lui faut accomplir. Celui qui fait d'aussi grandes choses et qui en exige à son tour de si grandes, doit être certain des grandes choses qu'il possède, qu'il apporte et qu'il promet. Lorsque, chaque année, le temps de la passion nous fait assister à nouveau au procès de Jésus, nous nous plaçons comme témoins entre lui et ses adversaires, et chaque fois se renouvelle avec force l'impression que le droit est de son côté, et non pas du côté des prêtres et des docteurs de la loi. Qui pourrait considérer comme légitime la condamnation à mort prononcée contre Jésus ? Qui pourrait, après avoir contemplé les angoisses de Gethsémané, concevoir,

ne fût-ce que pendant une seconde, le soupçon que l'homme qui prie et qui lutte dans le jardin funèbre, se trompe et cherche à tromper les autres ? Notre foi à la vérité de la doctrine de Jésus repose donc d'abord sur sa sincérité. Mais les racines de cette foi plongent plus profond encore. L'amour divin, la vie divine qui débordent de sa bouche se sont manifestés sous une forme sensible et palpable en sa personne, et l'apparition de Jésus nous donne le gage de leur réalité. Le Père qu'il annonce vit sous nos yeux, en sa personne. La divinité et l'humanité se réalisent en lui. Qu'il y ait un amour tout-puissant, il ne l'a pas seulement dit, il l'a manifesté dans toute son activité et dans ses souffrances. Cet amour parle et agit en lui d'une manière indubitable. Nous en sentons le souffle brûlant, et nous nous livrons à cet amour par un élan irrésistible. Rien, par conséquent, ne nous est plus certain que cette parole : Moi et le Père nous sommes un.

Le sang circule et bouillonne sans arrêt dans nos veines, mais ce n'est qu'à de certains endroits que ce flot est sensible au doigt qui veut le toucher. C'est ainsi que Dieu traverse l'histoire de l'humanité ; nous n'entendons pas toujours ses pas, mais il y a dans l'histoire un point, dans le cours des siècles une époque où les pulsations de l'esprit de Dieu sont devenues palpables, comme elles ne le furent jamais, ni avant, ni après, et ce moment coïncide avec l'apparition de Jésus. Dès qu'on a saisi le point où battent les pulsations de notre sang, il est facile de reconnaître son cours jusqu'aux extrémités du corps, et l'on peut, de cette manière, percevoir le courant de la vie intérieure, là-même où d'habitude on ne remarque rien. De même, après avoir reconnu Dieu en Jésus-Christ, pouvons-nous suivre son action dans les temps passés qui préparaient la venue du Rédempteur, et dans les temps qui ont suivi cette apparition. A la lumière qui rayonne du Christ, l'histoire qui aboutit à la fondation de l'Eglise chrétienne s'annonce comme une histoire sainte, dans laquelle Dieu se révèle et fait triompher de haute lutte ses desseins rédempteurs contre toute la faiblesse, la folie et la méchanceté des hommes. Jésus est la clef de voûte d'un édifice grandiose ; il maintient

la construction tout entière debout et nous la montre voulue de Dieu.

Notre foi chrétienne, c'est-à-dire l'assurance qu'en entrant dans l'Eglise chrétienne nous entrons aussi dans l'alliance de grâce, repose donc tout d'abord sur la personne de Jésus, nous voulons dire sur son apparition historique telle qu'elle nous est attestée dans les Evangiles. Nous prenons au sérieux cette thèse de l'apôtre : Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est déjà posé, c'est-à-dire Jésus-Christ (1 Cor. III, 11). A la vérité Paul entend par là le Ressuscité, celui qui est assis à la droite de Dieu. Mais pour les apôtres et pour l'Eglise primitive, la résurrection de Jésus n'est pas autre chose que la confirmation divine et le couronnement de son activité terrestre. Et comment entrons-nous en rapport avec le Christ glorifié ? Uniquement par l'image du Christ terrestre, telle que les évangélistes l'ont décrite, par la parole de la croix. La glorification supra-terrestre se dérobe à nos impressions, mais la splendeur de sa carrière terrestre brille, dans son humilité, à travers les siècles et fait la conquête des cœurs capables de la saisir. Tel qu'il était jadis, tel que nous le voyons encore aujourd'hui par les yeux de l'esprit, tel nous l'aimons encore, et mettons en lui le fondement de notre confiance en Dieu. Ce serait un crime de lèse-majesté à son égard, si ce fondement nous paraissait trop faible pour porter l'édifice de notre foi, si nous ne nous contentions pas de sa personne, et qu'il nous fallût un autre fondement, par exemple une Eglise infaillible, ou un texte biblique infaillible.

On me répondra sans doute : tous ne portent pas le même jugement sur Jésus. Pour un grand nombre, sa vie et son œuvre ne sont pas autre chose que le produit d'une évolution naturelle, et tout cela s'explique par le caractère du peuple et de l'époque, par des événements dus au hasard, par des mobiles purements humains ; il faut donc transporter dans le domaine de la légende ce qui ne saurait s'adapter au cadre ordinaire d'une vie humaine. Sans doute, la divine élévation de Jésus ne peut pas se démontrer à la raison comme un fait de la vie naturelle. Mais on peut en dire autant de l'existence de Dieu, de

l'immortalité de l'âme, et même, ajouterons-nous, de la sainteté de la famille, de l'inviolabilité de la propriété et des devoirs de la véracité. Les vérités de l'ordre moral et religieux ne se démontrent point comme les faits de l'ordre physique et physiologique ou comme des axiomes de mathématique. Si c'était le cas, chaque homme doué de raison serait contraint d'accepter ces vérités, comme chaque homme doué de raison est forcé d'admettre que deux fois deux font quatre et que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits. Qu'en serait-il alors de la liberté de la foi et de la moralité ? La foi, comme l'action morale, n'a de valeur que si elle est le produit de la liberté de l'homme. C'est pourquoi, la possibilité de l'incrédulité doit demeurer entière ; celui qui ne veut pas croire doit trouver des raisons pour cela, et c'est ce que Jésus a pensé quand il a dit : Il faut que les scandales arrivent. Il s'agit, dans le christianisme, de l'impression que la personne de Jésus produit sur nous, il s'agit du pouvoir qu'elle a de gagner les cœurs. Dans la vie ordinaire, il arrive aussi des choses analogues : une personne a de l'influence sur une autre personne, elle est pour cette autre une autorité qui règle et qui détermine : une telle action de personne à personne reste toujours en dernière analyse un mystère, car elle repose sur des facteurs qu'il est impossible de déterminer avec exactitude. La même personnalité attire les uns et repousse les autres ; elle se révèle à l'un, tandis qu'elle demeure incomprise de l'autre, selon les dispositions avec lesquelles on s'en approche.

Jésus ne s'y trompe pas un instant et sait d'avance qu'on le jugera de la façon la plus opposée ; les uns croiront en lui, tandis que les autres s'en scandaliseront ; pour les uns, sa relation avec le Père demeure cachée, pour les autres, au contraire, elle est manifeste et évidente. Celui qui vient à lui dans sa pauvreté spirituelle, c'est-à-dire dans le sentiment que rien de ce que nous possédons naturellement, ni la culture de l'esprit, ni la vertu, ni les biens et les jouissances de ce monde ne sauraient donner à l'âme une paix durable, celui-là est accessible à l'influence du Christ, de même que celui qui vient à lui comme un enfant, avec le désir d'avoir une main qui le conduise, en

toute humilité et dans un abandon volontaire. Dans ce cas, survient ce qu'on peut appeler une révélation intérieure ; en même temps que la connaissance extérieure, s'opère une connaissance intérieure dans l'esprit de l'homme. La connaissance que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, Pierre, d'après les paroles de Jésus, ne l'a pas acquise par la chair et le sang, ni par la réflexion humaine, c'est le Père qui la lui a révélée. Les disciples de Jésus voyaient et entendaient ce que les autres voyaient et entendaient, mais ils saisissaient davantage, leur regard pénétrait à travers les paroles et les actions de Jésus jusqu'à son cœur ; ils reconnaissaient les mouvements secrets de ses actions, cachés aux yeux des autres, c'est-à-dire son amour, son abandon complet à la volonté du Père, sa dignité de Messie sous la figure d'un serviteur, et c'est pour cela que Jésus leur dit : Heureux vos yeux à vous, parce qu'ils voient (Mat. XIII, 16). — Pour les disciples de Jésus aussi, il y avait bien des choses qui les scandalisaient, c'est-à-dire qui leur paraissaient en contradiction avec sa dignité de Messie. Si pour les disciples le scandale ne dura pas et ne les empêcha pas de recevoir et de garder l'image que Jésus-Christ devait graver en eux, nous n'avons, pour comprendre ce phénomène religieux, pas d'autre explication à proposer que l'action mystérieuse de l'Esprit de Dieu qui souffle où il veut et qui a soufflé dans leur cœur. Et c'est ainsi que se forme la foi dans tous les temps et dans toutes les circonstances. Quand nous essayons de recueillir les enseignements et les œuvres de Jésus pour en former le caractère général, et que, dans ce caractère de Jésus nous découvrons l'image même de Dieu ; quand, dans la vie du Christ, nous réunissons les traits qui le font ressembler à tous les autres hommes et que nous les subordonnons aux traits qui l'élèvent si haut au-dessus de l'homme naturel, tout cela repose sur une révélation intérieure opérée par l'esprit de Dieu, là où les dispositions qui y correspondent existent dans les cœurs.

Nous sommes maintenant en état de répondre à la question qui était notre point de départ. Nous devenons certains de notre foi chrétienne, lorsque, sous l'influence du Saint-Esprit et par l'impression que l'apparition de Jésus produit en nous, nous

arrivons à la conviction profonde que nous pouvons nous confier en lui, qu'il est véritablement ce qu'il a prétendu être, c'est-à-dire l'envoyé, muni des pouvoirs divins, par lequel Dieu le Père nous révèle sa nature tout entière et nous offre sa grâce pleine et parfaite. Alors, mais alors seulement, l'histoire qui aboutit à la venue du Christ et qui a son couronnement en Christ est vraiment une histoire sainte et divine ; alors, la formation d'un peuple de Dieu dans la nouvelle alliance à laquelle j'appartiens est vraiment une œuvre de Dieu, alors enfin, la sainte Ecriture qui raconte cette histoire devient véritablement la parole de Dieu, c'est-à-dire l'expression de la volonté de Dieu en vue du salut. Il ne résulte pas, à la vérité, de la thèse dont nous sommes partis, que l'histoire sainte se déroule exactement comme on l'a admis jusqu'à présent, et que les récits que l'on a considérés comme canoniques jusqu'à aujourd'hui soient tous, sans exception, authentiques et dignes de confiance.

La certitude de notre foi n'est pas le moins du monde ébranlée par l'aveu que les écrivains bibliques contiennent le trésor dans des vases de terre, que, puisqu'ils ont dû faire des recherches humaines, ils ont pu se tromper comme des hommes qu'ils étaient, et que les docteurs juifs qui ont rassemblé les écrits de l'Ancien Testament et les ont élevés à la dignité de règle, de canon, ont dû se laisser guider dans cette œuvre par leur point de vue juif et donner à la Loi une place qui ne lui convient plus parfaitement.

Il ne s'agit pas pour nous de telle ou telle particularité, de la vérité de tel ou tel événement, mais il s'agit de savoir si, oui ou non, il y a eu une histoire sainte, si Dieu a dirigé les destinées du peuple d'Israël pour les faire aboutir à Jésus et si, à cause de cela, nous sommes autorisés à reconnaître dans l'histoire de ce peuple une révélation de Dieu. C'est cela que nous croyons, c'est cela qui est une partie constitutive et nécessaire de notre foi, et cela est, comme nous le croyons. Aucun savant ne peut nous le contester, aucune découverte, aucune recherche n'est capable d'ébranler ce fait ; bien plus, comme chrétiens, nous possédons la joyeuse assurance que plus l'histoire de l'Ancien Testament sera soumise à des investigations

de toute nature et plus l'on brisera avec la conception pharisaïque que l'on s'en faisait, plus magnifiquement éclatera l'action merveilleuse de Dieu sur les destinées d'Israël. — Que serait donc une amitié qui tremblerait d'avoir des renseignements sur la vie passée de son ami? Lorsque tout à l'heure, j'appelais l'Ecriture sainte une parole de Dieu, il va de soi, d'après tout ce qui a été dit, qu'on ne doit pas entendre par là qu'une parole quelconque prise ici ou là soit un oracle de Dieu. Il faut tout d'abord que je prenne la vraie position vis-à-vis de l'Ecriture sainte, c'est-à-dire que je me place sur le terrain de la foi évangélique. En second lieu, je dois avoir la vraie intelligence de l'Ecriture, c'est-à-dire que je dois comprendre chaque parole en la comparant avec l'ensemble de l'histoire du salut, car ma foi ne repose pas sur des mots mais sur tout un ensemble historique. Lorsque la parole de l'Ecriture est véritablement bien comprise, elle devient pour moi une parole de Dieu. Dans cette parole j'entends la voix du Père qui me parle, tantôt pour me consoler, tantôt pour me reprendre, et plus je sonde chaque parole à la lumière de la révélation tout entière, mieux je comprends l'humble déclaration de l'apôtre : *Nous portons ce trésor dans des vases de terre !*

Le vase de terre, c'est d'abord la personnalité humaine et imparfaite des témoins de la révélation, ensuite ce sont les bornes que la race et l'époque des écrivains ont opposées à leur libre développement. Comprendre et saisir historiquement ces limites, c'est tirer le trésor de son vase de terre et se réjouir de sa valeur éternelle.

V

C'est là un chemin bien long pour parvenir à la certitude de la foi, direz-vous sans doute en soupirant. Il est évident que si quelqu'un a cru trouver ici un moyen rapide et commode de se débarrasser de toutes les difficultés relatives à la foi chrétienne, il doit être radicalement détrompé. Mais qui oserait affirmer que le chemin du salut soit un chemin commode ! N'est-il pas dit : Travaillez et lutez pour que vous puissiez entrer par la

porte étroite ? Ce fut, entre autres, la faute des hommes du réveil dans la première moitié de notre siècle : pour lutter contre le rationalisme d'une façon plus rapide et plus efficace, on retourna simplement à l'ancienne dogmatique, en particulier à la doctrine de l'inspiration. C'était si simple de pouvoir dire aux adversaires : nous croyons en ce livre, et vous n'y croyez pas. Pour mettre les hérétiques à la porte, Tertullien un jour posa cette thèse : Tout ce qui est ancien est vrai, tout ce qui est moderne est faux, invitant ainsi les chrétiens à juger une doctrine simplement d'après son âge. Quand un docteur ne peut pas s'appuyer sur la tradition, c'est un hérétique. Ainsi firent nos pères. Voulait-on mettre la foi de quelqu'un à l'épreuve, on plaçait devant ses yeux quelque récit biblique plus ou moins incongru : l'ânesse de Balaam, le poisson de Jonas ; faisait-il des réserves, il était flétri comme hérétique. A l'heure qu'il est, nous expions assez chèrement cette soif de moyens commodes. Mais il y a maintenant un travail que nous voulons demander à tous, que tous peuvent accomplir sans renoncer à leurs occupations, à leur commerce ou à leur négoce et qui ne dépasse même pas les forces d'un enfant. Ce travail consiste à faire la connaissance personnelle de Jésus, tel que les Evangiles nous le font connaître. Arriver par un commerce personnel à faire une connaissance personnelle, tel est le chemin, le chemin unique par lequel nous pourrions trouver l'époux de nos âmes.

Cette méthode présente un double avantage. Tout d'abord, elle nous conduit à une certitude qui est inattaquable. Nous ne pouvons sans doute démontrer à personne ce que Jésus est pour nous, nous ne pouvons que dire aux autres, comme Philippe à Nathanaël : Viens et vois ! Mais cette impression que Jésus nous a faite, personne non plus ne peut nous la contester, et notre foi se trouve ainsi à l'abri de toutes les objections. Les philosophes pourront faire valoir tous leurs arguments : que Dieu n'est pas un être personnel et distinct du monde, que le monde ne doit pas son origine à un acte libre et créateur, que les prières des fidèles ne peuvent rien contre les lois naturelles, ma foi me dit qu'il en est autrement, et elle me le dit

parce qu'elle s'appuie sur des faits qui échappent entièrement au jugement et à la sagesse de ce monde.

L'immixtion de la philosophie dans mes convictions intimes est aussi ridiculement prétentieuse que celle d'un naturaliste qui, au nom de ses recherches scientifiques, voudrait me contester la possession de ma maison. Je n'ai rien non plus, absolument rien à craindre de la critique théologique dont un bon nombre font aujourd'hui un épouvantail. Il en serait autrement, sans doute, si ma foi chrétienne était fondée sur un livre. Dans ce cas, il est vrai, quand on viendrait me prouver que tel ou tel récit contenu dans ce livre n'est pas historique, que telle ou telle partie de ce livre n'est pas authentique, qu'il y a des erreurs positives qui y sont enseignées, de semblables démonstrations seraient mortelles pour ma foi. Mais *ma foi repose sur une personne*, sur Jésus, et rien ne saurait lui porter préjudice, pas même la possibilité que tel ou tel trait rapporté par les Evangiles, telle ou telle parole prononcée par Jésus ne soit pas authentique, car il m'en reste toujours assez pour justifier pleinement ma parfaite confiance en Jésus. *Ma foi repose aussi sur une histoire*, et quand même mainte circonstance peut avoir été tout autre qu'elle ne fut rapportée, quand même tel écrit canonique peut avoir un auteur différent, provenir d'une autre époque que celle admise jusqu'à présent par la tradition, il n'en demeure pas moins, vrai que cette histoire est une histoire sainte, divine, une lutte merveilleuse entre Dieu d'une part et la folie pécheresse de l'humanité d'autre part, une victoire magnifique de Dieu sur toutes les puissances du monde hostiles à Dieu. La marche éternelle des étoiles n'est plus sans doute pour notre race ce qu'elle était pour les siècles antiques : les cieux n'en racontent pas moins la gloire de Dieu.

Le *second avantage* qui résulte de notre conception, c'est qu'avec elle, il ne saurait plus être question d'une foi morte. On sait qu'on peut croire à la Bible inspirée et avoir peu de piété ; on peut croire aux miracles, à la résurrection de Jésus-Christ, à tout au monde et garder un cœur inconverti. Mais on ne peut pas accorder sa confiance à Jésus sans être pénétré en même temps pour lui d'un respect sacré et d'une affection

profonde, sans le reconnaître pour son maître et sans le suivre. La confiance que nous avons en lui n'est pas autre chose que la conséquence et le fruit de la puissance avec laquelle il s'est emparé de notre être. Nous croyons en lui, parce qu'il nous a vaincus, parce qu'il est devenu plus fort que nous, parce qu'une vertu est sortie de lui pour entrer en nous. Notre foi augmente ou diminue, vit ou meurt selon l'action que Jésus exerce sur notre cœur et notre vie. Le dogme de la personne du Christ peut laisser le cœur froid, mais non pas la personne de Jésus saisie par la foi. La personnalité de Jésus telle qu'elle apparaît dans les Evangiles contredit le sens naturel en général et exige le sacrifice de l'homme tout entier. La personne de Jésus exerce un jugement sur tout enfant d'Adam, elle ne nous laisse pas tranquilles dans notre péché, et l'on ne peut pas croire en lui sans éprouver ce jugement sur soi-même. On ne peut pas reconnaître que Jésus est le Fils de Dieu sans juger tout autrement que le monde sur soi, sur le monde, ses devoirs et ses souffrances. Le renouvellement de l'homme intérieur suit la foi, c'est-à-dire qu'il doit la suivre d'après la conception ordinaire du salut; d'après notre conception, la foi est déjà un renouvellement, c'est-à-dire le changement intérieur et la sanctification de toutes les puissances spirituelles. La vraie foi est provoquée par la puissance spirituelle qui se manifeste en Jésus et qui découle de lui; elle est donc l'œuvre de Dieu en nous, le commencement et la naissance d'une nouvelle créature.

Enfin, — un dernier point, — nous sommes tous convaincus que dans le christianisme tout revient en définitive à la vie, la vie dans la sanctification, l'obéissance et l'amour. Je voudrais montrer que dans notre conception de la foi, la vie n'est pas diminuée mais qu'elle gagne au contraire en intensité. Lorsque je crois en Jésus parce que je me sens pécheur et que j'ai reconnu en lui le Sauveur des pécheurs, j'obéis à un sentiment raisonnable; cependant, d'un sentiment raisonnable à la conversion il y a loin encore. Mais si je deviens chrétien parce que j'ai reconnu en Jésus-Christ la splendeur du fils unique du Père, j'obéis à l'impulsion de l'Esprit saint, et comme c'est l'Esprit qui vivifie, mon christianisme est esprit, né de l'esprit.

Si je crois l'histoire du salut parce que c'est la Bible qui la rapporte, ma foi est cette foi historique que Luther distinguait expressément de la foi qui sauve et qui justifie. Mais si je crois l'histoire qui est contenue dans l'Écriture sainte parce que Dieu se révèle à moi dans cette histoire, parce que j'y reconnais le souffle et l'action d'un Dieu dont ma conscience entend la voix, alors ma foi est une prise de possession immédiate de Dieu en moi, c'est Dieu qui vient demeurer en moi avec toutes les puissances du monde spirituel. Si l'on me prêche que je dois croire ceci ou cela, parce que cela est écrit et que c'est ainsi qu'on devient chrétien, c'est là une exigence légale, et la loi n'a jamais converti personne. Mais si l'on me dit : tu peux croire avec confiance, et si tu appelles Dieu ton Père, tu ne seras victime d'aucune illusion, car voici, Il est apparu en Christ, c'est en Jésus-Christ qu'Il t'ouvre ses bras, qu'Il te tend la main de l'alliance, c'est là une parole vraiment évangélique ! Je ne me sens plus poussé par la contrainte, mais par la joie et le bonheur d'un abandon complet à Dieu, par la gratitude d'un cœur qui se donne librement. Cette vie nouvelle et intérieure qui m'est donnée avec la foi, ce commerce avec Dieu vers lequel nous nous sentons portés, cette paix de Dieu dont nous éprouvons les effets, cette aversion contre le péché, cette aspiration vers les choses qui sont en haut, tout cela nous atteste que nous avons bien fait de croire en Jésus. Alors s'accomplit la parole du Christ : Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si mon enseignement vient de Dieu, ou si je parle de mon chef (Jean VII, 17). Notre foi repose en première ligne sur la personne de Jésus, ensuite sur les effets sanctifiants et salutaires de la foi chrétienne. L'expérience du cœur et de la vie, c'est là le témoignage intérieur du Saint-Esprit qui vient fortifier en nous la parole de Dieu, le sceau et le gage de notre adoption, l'onction sainte (1 Jean II, 27) qui nous garantit notre dignité de chrétiens et nous affirme à nous-mêmes que nous sommes les élus de Dieu. A la vérité, cette expérience n'est pas toujours semblable à elle-même. Il y a des temps où la prière est moins joyeuse et où la paix de Dieu est moins sensible, où nos mains sont défaillantes et où nos genoux chancellent, où

nous sentons, — humiliation salulaire, — que nous portons toujours en nous l'image de l'Adam terrestre. Mais il est un sentiment qui ne nous abandonne jamais, même dans les temps de pire abattement et dans les heures les plus sombres de la détresse spirituelle. C'est le sentiment, c'est la conscience que je ne puis être un homme véritable, si je ne suis pas un croyant.

Etre un homme, c'est être un maître. L'image de Dieu en l'homme c'est la domination sur les choses de la terre. La conscience qui fait de moi un être moral me place au-dessus du monde sensible. Le monde est là pour devenir le règne du monde moral, la matière est là pour me servir, pour devenir l'instrument docile de ma vocation spirituelle. Mais qu'arrive-t-il en réalité? Livré à moi-même, je suis un esclave, et non pas un maître, un esclave de mes penchants naturels, le jouet des destins les plus contraires. La passion et la crainte, les désirs du monde et les douleurs du monde me tiennent engagé dans leurs liens. Le péché, par son attrait, asservit ma volonté et, par ses conséquences, torture ma conscience. Mon corps devient ma prison. Le monde autour de moi est également dangereux, soit qu'il m'attire par ses jouissances, soit qu'il m'effraie par ses périls.

Je ne puis trouver de consolation et de force que dans la foi en un Dieu au-dessus du monde, qui devienne mon Dieu en Christ, qui me conduise par la main, qui m'épargne dans sa miséricorde et me vienne en aide victorieusement. Je crois, parce que je suis forcé de reconnaître que sans cette foi, je suis perdu en tant qu'être moral, et que, sans elle, je n'ai ni sécurité dans le passé, ni consolation dans l'avenir, ni vaillance dans le présent. Je crois en Dieu le Père, comme je crois en moi-même. Ma foi est indissolublement liée à la constitution de ma personnalité morale. Renoncer à ma foi, serait renoncer à être un homme.

Pour finir, encore une question : comment conserver, comment maintenir la certitude de la foi? Je réponds : en se résignant à ne pas obtenir des preuves particulières de l'amour paternel de Dieu. En regardant à Jésus, on est saisi par une telle certitude qu'on se livre avec joie aux dispensations de

Dieu, même quand elles nous conduisent dans les profondeurs les plus obscures. On se réjouit de son Dieu, même quand on ne retire de sa présence ni jouissances, ni compensations. Les trois points culminants de la piété véritable, la sainte Ecriture nous les donne, je crois, en trois passages. D'abord au Psaume LXXIII avec cette parole : Quel autre ai-je au ciel que toi ? Ma chair et mon cœur peuvent se consumer : Dieu sera toujours le rocher de mon cœur et mon partage. Ensuite dans la scène de Gethsémané, et enfin dans ce que saint Paul nous raconte dans la deuxième épître aux Corinthiens, chapitre XII, et qui est tiré du sanctuaire le plus intime de sa vie spirituelle. Luttant par trois fois pour être délivré d'une écharde dans sa chair, il reçoit, par trois fois, cette réponse : Ma grâce te suffit.

L'expérience unique en son genre faite par celui qui a prié en Gethsémané, Asaph l'avait déjà faite jadis, et l'apôtre la répète après eux : ils renoncent tous les trois à une preuve particulière d'un secours divin miraculeux. Dans certains cercles pieux, on considère volontiers comme le plus avancé dans la vie spirituelle celui qui peut raconter des exaucements de prières, des secours merveilleux, des victoires puissantes et des moments d'exaltation bienheureuse. D'après l'expérience biblique, au contraire, celui-là est le plus près de Dieu, celui-là est le plus favorisé de Dieu, qui croit, quand même il n'a rien reçu ou peu reçu. Dieu ne peut pas faire de plus grande grâce à ses enfants qu'en leur montrant qu'il a confiance en leur fidélité et en leur attachement inébranlable, même quand il ne leur donne pas de preuves particulières de son amour.

Ceux qui accuseraient une telle piété d'insuffisance et qui trouveraient cette certitude de la foi trop chétive, que ceux-là réfléchissent à la façon dont ils auront à répondre de leur foi devant Dieu.
